Document généré le 3 juil. 2025 05:53

Séquences
La revue de cinéma

Les 7 Jours du talion — De la nécessité à l'illégitimité : éprouver les limites d'une loi

Les 7 Jours du talion — Canada [Québec] 2010, 105 minutes

Dominic Bouchard

Numéro 264, janvier–février 2010

URI : https://id.erudit.org/iderudit/63397ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Bouchard, D. (2010). Compte rendu de [Les 7 Jours du talion — De la nécessité à l'illégitimité : éprouver les limites d'une loi / *Les 7 Jours du talion* — Canada [Québec] 2010, 105 minutes]. *Séquences*, (264), 33–35.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2010

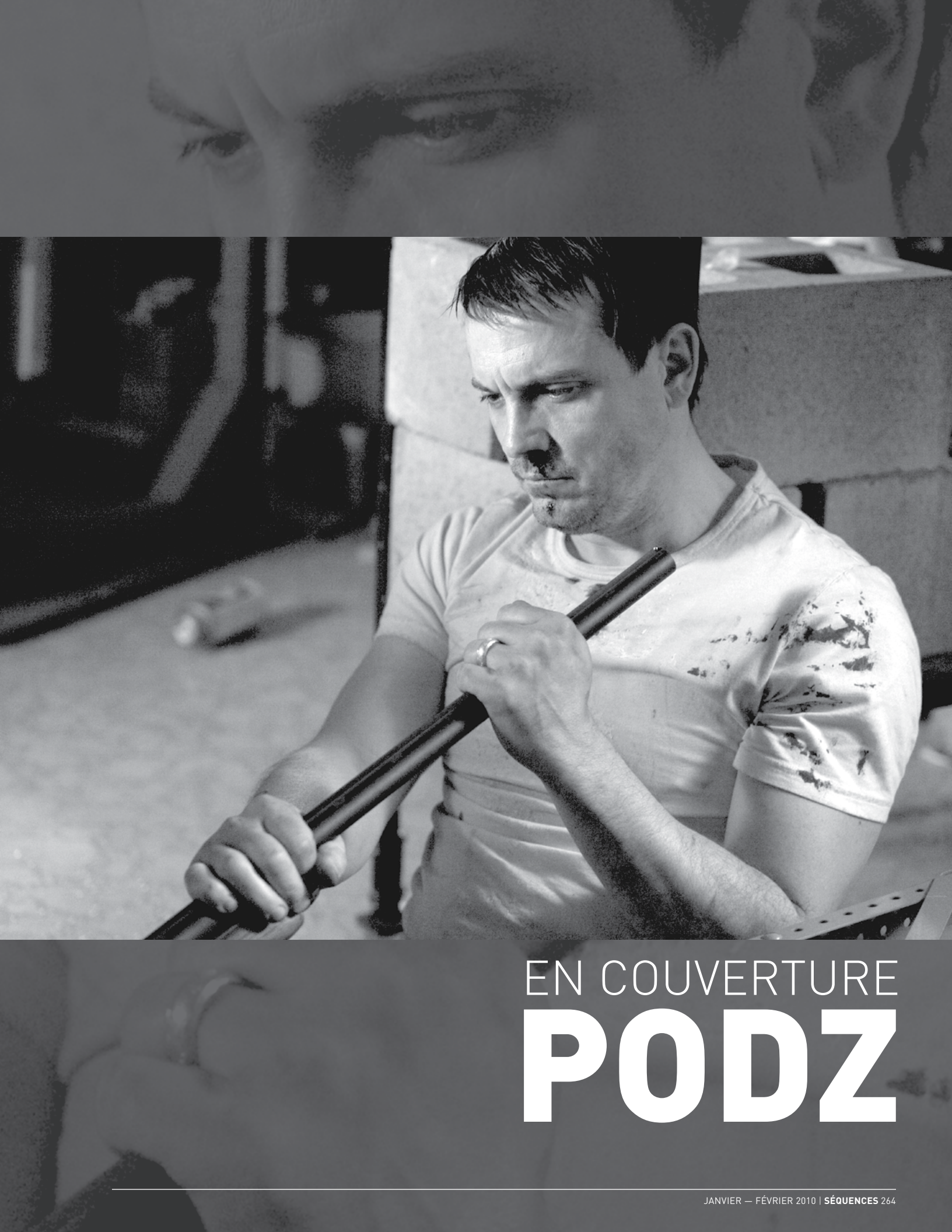
Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/



EN COUVERTURE

PODZ

Un théâtre punitif exposant le châtiment prémédité

Les 7 Jours du talion

De la nécessité à l'illégitimité : éprouver les limites d'une loi

Si la vengeance admet une peine plus grande que le crime et que le droit moderne occidental admet une peine plus petite que le crime, est-ce que la loi du talion, basée sur la réciprocité (œil pour œil...), s'avère une punition juste et équitable ? En dépit de la réalité juridique de notre société, il n'est pas rare d'entendre des voix s'élever pour la défense d'une telle conception de la justice, surtout lorsque le crime à punir est un viol ou un meurtre. Et si ces défenseurs pouvaient vivre par fiction interposée cette loi jusqu'au bout de son horreur, seraient-ils toujours du même avis ? Voilà l'expérience à laquelle nous convie ***Les 7 Jours du talion****.*

Dominic Bouchard

Connu et apprécié pour ses réalisations au petit écran (*Minuit, le soir*, *Les Bougon*, *C.A.*), Daniel Grou, alias Podz, s'attaque avec beaucoup d'audace au long métrage en mettant en scène le roman éponyme de Patrick Senécal (**Sur le seuil** et **5150, rue des Ormes**). Analyse d'un sombre périple punitif.

Motif idéal pour débat éthique

L'histoire de Senécal présente la situation et les personnages idoines pour interroger la légitimité de la loi du talion : un père apprend que sa fille, âgée de sept ans, a été victime de viol et de meurtre. Mais ce n'est pas tout, Senécal juge qu'il est mieux de renchérir afin de s'assurer que le protagoniste soit légitimement motivé à entreprendre son expérience violente. Bruno Hamel (Claude Legault), en plus d'être père, est chirurgien. Cet emploi, comme le montre un peu maladroitement une scène prologue, lui permet de constamment sauver des vies, mais pas celle de sa fille. Il va sans dire que ce paradoxe provoque chez lui un immense sentiment de culpabilité. Maintenant, il s'agit de savoir comment il doit réagir à cet évènement. Doit-il choisir d'assister silencieusement à un procès et de se consoler d'une peine d'emprisonnement ? Doit-il s'emparer du corps et de l'esprit de l'accusé afin de lui faire subir des souffrances comparables à celles qu'il a fait subir ? Contrairement à sa femme, Hamel refuse de vivre son deuil passivement, car pour lui cela revient à accepter l'acte sordide. Il optera donc pour la seconde solution.

Judicieusement, le récit ne tarde pas à plonger dans le cœur de son propos : la punition du présumé meurtrier que l'on a épinglé sans délai. On ne tarde pas non plus à confronter le spectateur, qui peut adhérer — partiellement ou totalement — à ce principe du talion. **Les 7 Jours du talion** devient alors un théâtre punitif exposant le châtiment prémédité que l'on poussera jusqu'à ses limites; jusqu'à ses paradoxes; jusqu'à son illégitimité.

Une violence nécessaire?

La violence représentée dans ce film est nécessaire dans la mesure où elle n'est pas spectacularisée, car elle permet d'éprouver la loi du talion. C'est d'ailleurs l'écueil que doit constamment éviter Podz, sans quoi son raisonnement s'abîmera dans le divertissement. Le spectacle d'une violence extrême offrirait l'occasion au spectateur de prendre ses distances par rapport aux évènements représentés. Or, il n'en est rien. Le spectateur est lui aussi captif de ce huis clos violent. Il doit faire face aux questions soulevées par les faits et gestes de Hamel. Pour éviter l'écueil de la spectacularisation, le réalisateur imagine au moins trois solutions, qui concernent les mouvements de caméra, la direction d'acteur et le montage.

Les mouvements de caméra sont peu nombreux dans ce film. On privilégie des plans fixes, légèrement distants, ce qui, par moments, rend la forme quelque peu austère; l'absence de musique y est aussi pour beaucoup. Grâce à ce parti-pris, Podz empêche que l'esthétique vienne masquer l'essentiel, c'est-à-dire ce que vivent le personnage principal et son prisonnier.

Ainsi, avec ces plans fixes, assez longs, toute l'attention est dirigée vers Claude Legault, qui livre une performance remarquable. Cet acteur réaffirme à quel point il est précis et polyvalent. Podz a fait un choix judicieux en enfermant Hamel dans le mutisme lorsqu'il fait face à son prisonnier, car ce silence jamais brisé par un dialogue explicatif oblige le spectateur à se questionner sur le sens à donner aux actes commis et à projeter dans ces scènes ses propres sentiments.

> Les 7 Jours du talion, **c'est le récit d'une expérience humaine qui permet à un homme de tester ses convictions, puis, éventuellement, de les réviser.**

Très habilement, ce film privilégie un montage elliptique; un montage où les coupes franches arrivent juste au bon moment, soit entre l'idée et le spectacle. Lorsque le spectateur a vu, a ressenti et a compris, le récit passe à la prochaine étape. Cette limite entre la nécessité et le spectacle n'est jamais franchie, à une exception près peut-être, lorsque Podz choisit de nous montrer le résultat de l'opération de Hamel. Même si nous allions jusqu'à interpréter cette mutilation comme une illustration physique du principe de la loi du talion, le principe du juste retour des choses, il n'en demeure pas moins que cette déroute fécale frôle la complaisance *gore*.

Évidemment, il est difficile de ne pas spectaculariser, car on doit faire comprendre au spectateur qu'à un moment donné, Hamel dépasse les limites qu'il s'était imposées. La loi du talion nécessite une certaine rationalité – d'ailleurs, Hamel affirmera d'emblée à sa femme qu'il n'a jamais été aussi conscient de ses actes. Cela est important, car la punition doit être mesurée en fonction du crime; elle ne doit pas être motivée par une rage vengeresse, mais bien par un désir de justice. Nous percevons très bien que Hamel dérape, qu'il perd de vue cette limite lorsqu'il frappe le captif à l'aide d'une énorme chaîne. Dans son mouvement, il chute, les deux mains sur le corps de son détenu, et lorsqu'il se relève, ses mains sont couvertes de sang. Ce sang suffit pour révéler au protagoniste le statut paradoxal de ses gestes : ils sont à la fois justice et crime.

Le spectateur, captif d'un huis clos violent

Un changement de paradigme

Les 7 Jours du talion, c'est le récit d'une expérience humaine qui permet à un homme de tester ses convictions, puis, éventuellement, de les réviser; elle le conduit littéralement à un changement de paradigme. En définitive, cette danse macabre se solde par la faillite de la loi du talion. Son statut change. Elle est d'abord justice nécessaire pour devenir progressivement violence illégitime. La loi du talion n'a rien de pacifiste. Si, dans l'Histoire, certains dirigeants l'ont déjà privilégiée comme remède à d'interminables vendettas, son fondement demeure loin d'un système de droit dont l'un des objectifs est la réhabilitation.

Dans ce long métrage, Podz développe une mise en scène minimaliste, précise. La direction photo privilégie une lumière cendrée, gris vert, qui rappelle la mort qui imprègne chaque aspect du récit. Les lieux sont peu nombreux, mais judicieusement choisis. Trois d'entre eux sont très importants pour le parcours de Hamel : le grand garage vide qui sert de chambre de torture; la maison, qui joue le rôle d'antichambre, de salle de décompression; la rive magnifique d'un lac qui fait office de lieu de réflexion et de ressourcement. D'ailleurs, ce bord de lac nous offre les plus beaux plans du film. La nature morte avec la carcasse de cerf en avant-plan à de véritables qualités picturales.

Au final, **Les 7 Jours du Talion** est une première œuvre réussie. Notre seule réserve concerne certains choix faits par Senécal. Son scénario est relativement populiste et le parallèle appuyé entre ce que vit Mercure (Rémy Girard) et ce que vit Hamel n'est pas d'une grande utilité. Heureusement, la réalisation de Podz et la performance magistrale de Claude Legault auront tôt fait de gommer les anicroches.

■ Canada (Québec) 2010, 105 minutes — **Réal. :** Daniel Grou, alias Podz — **Scén. :** Patrick Senécal, d'après son roman — **Images :** Bernard Couture — **Mont. :** Valérie Héroux — **Son :** Michel Lecoufle, Pierre-Jules Audet, Luc Boudrias — **Dir. art. :** André Guimond — **Cost. :** Mélissa Giroux — **Int. :** Claude Legault (Bruno Hamel), Rémy Girard (Mercure), Martin Dubreuil (Anthony Lemaire), Fanny Mallette (Sylvie), Rose-Marie Coallier (Jasmine), Alexandre Goyette (Boisvert), Dominique Quesnel (Maryse Pleau), Pascale Delhaes (Diane Masson), Pascal Contamine (Morin) — **Prod. :** Denise Robert — **Dist. :** Alliance.